

Lettre à mon chef de gare

J'habite une petite bourgade en bordure du Loir. Ma maison est aisément repérable, dernière sur la route qui sort du pays, elle est un peu à l'écart. Juste avant le passage niveau. Voici ce qui m'amène à vouloir prendre la plume pour écrire au chef de gare. Un nouveau garde-barrière vit là depuis peu, ayant pris la suite de Léonard mort bêtement d'avoir un jour oublié que pour vivre, il fallait respirer. Léonard était un être débonnaire, paix à son âme, mais qui était plus consciencieux avec son approvisionnement en spiritueux qu'avec le règlement concernant l'abaissement de la barrière qui nous protège de la collision ferroviaire. Encore une fois, paix à son âme, car de trains, il n'en passe pas souvent et la collision en ce lieu eut été fort étonnante, vu qu'à part moi, il n'y traverse personne d'autre. Nous devons cette bénédiction à monsieur l'administrateur du canton qui a soutenu un heureux projet de contournement du pays afin que le repos de ses concitoyens ne soit pas perturbé par le transporteur tout venant.

Une lettre alors pourquoi ? Que vient-elle faire au milieu de cette bucolique évocation où le paisible se marie aimablement avec la petite quiétude de mon village ? Il y a de cela tout juste une huitaine de jours, je prends ma voiture. Une course à faire au bourg malheureusement situé de l'autre côté la voie ferrée. Une urgence, un robinet qui fuit n'est pas chose que l'on peut remettre à plus tard. Le bazar ayant choisi de s'installer ailleurs que chez nous pour des raisons de contournement ne me laissait guère de latitude. Franchir ladite voie. Je grimpe dans mon auto, j'enfoncé l'accélérateur jusqu'au plancher en prenant soin de ne pas passer au travers. Le véhicule a de l'ancienneté au compteur, il faut négocier avec la rouille qui utilise aussi ma voiture pour ses transports chimiques. Heureusement, le bolide n'a plus toutes ses bougies, les pistons sont encrassés et la culasse a perdu un morceau de son substantif et par conséquent ne fait plus joint. Ce qui fait que l'on peut me voir et me sentir arriver d'une bonne lieue voir deux. Debout sur la pédale de frein, hurlant à l'assassin, je réussis tant bien que mal à stopper le bolide à quelques millimètres de la barrière blanche cerclée de rouge qui s'abaisse à mon nez. A moins que ce ne soit l'inverse.

Le garde-barrière bien à l'abri derrière sa casquette, les bras croisés observe la scène d'un regard amusé. Je descends, m'approche de la limite délimitée par la voie et le balancement des tringlottes. Je demande poliment qu'il remonte la barrière. Le représentant de l'administration me donne une réponse négative ferme et définitive. La moutarde me monte au nez, ainsi que le niveau d'eau dans la salle d'eau qui pour une fois porte parfaitement son nom. « Pourquoi ! » asséné-je du haut de mon mètre quatre-vingts. Le mètre soixante, à peine, m'explique de sa petitesse que l'express est en gare et qu'en conséquence, le règlement est formel : la barrière doit être baissée afin d'éviter tout risque de collision. Il me semble qu'à cet instant, j'ai peut-être perdu toute contenance.

- Express de mes fesses, la micheline passe péniblement le trente kilomètres heure et encore par vent d'Ouest. En plus, elle quittera son emplacement que dans une bonne quinzaine de minutes. Et encore, si le chauffeur est derrière son volant !

- Premièrement, ce n'est pas un volant, mais une manette et deuxièmement le règlement, c'est le règlement.

Je tente de faire valoir l'urgence de la situation afin d'amener un soupçon de compassion dans le regard obstiné du représentant de la société ferroviaire. Fort de son serment jurant obéissance à l'administration du même nom, un « nenni » m'est répondu. Je tambourine sur la barrière, y fiche un grand coup de galoche et me voit menacé de tentative de dégradation de bien publique et du procès-verbal qui accompagne généralement ladite dégradation. Je regagne ma voiture bougonnant une bordée de jurons assez forts pour n'être entendus que de moi-même. Je fulmine en silence, je promets moult récriminations au supérieur de l'ennemi de la compassion. Le garde-barrière m'explique posément qu'il faut envoyer la réclamation sus citée au service du même nom à la gare la plus proche et donc que je peux la lui remettre en main propre ou bien la faire parvenir par lettre recommandée. De rage, je fous un grand coup de poing sur le tableau de bord de mon bolide. Ma 4

L considère qu'elle est l'objet d'une maltraitance nullement méritée, cale et préfère ne pas repartir lorsque la barrière se lève. Je balance la manivelle dans l'air. N'ayant pas jugé avec assez de précision l'emplacement du petit cours d'eau, la voilà au fond de la rivière avec les poissons.

- Ici, prêt du rocher... non un peu plus loin... m'explique le garde-barrière du haut de la berge.

La manivelle récupérée, le moteur démarré, le bas de pantalon mouillé à souhait, la haine du petit chefaillon au ventre plantée, j'ai pu enfin arriver devant la boutique laquelle était fermée puisqu'on était justement le jour de fermeture.

Cependant là n'est pas l'objet de ma lettre. Car le surlendemain, avec mon vélo cette fois et de nuit, il m'est venu l'idée sottée et grenue d'enjamber la barrière histoire de montrer mon esprit de résistant face à celui surnois du nazillon en puissance. Il faut préciser à ma décharge, que le lampadaire émet une clarté blafarde à peine suffisante pour attirer l'éphémère qui volette, tout émoustillée qu'on lui octroie un peu d'excitation, offerte gracieusement par la municipalité. Les barrières ont ceci d'exaspérant, mais qui rend justice à leur détermination, qu'elles sont suffisamment hautes pour empêcher un aisé franchissement. Une fois réglé l'emmêlement du pédalier avec le câblage qui relie chaque tringlette, je dépose la bicyclette le plus silencieusement possible de l'autre côté. Il ne faut pas réveiller l'apprenti bureaucrate qui dort profondément, rêvant sans doute à l'avenir prochain de la dictature qui attend son concours. J'enjambe la barrière, la ribambelle de tiges métalliques résonne à qui mieux mieux. Pris de panique, je tente d'accélérer le franchissement et ne réussis qu'à me prendre les pieds l'un dans l'autre. Mon derrière pourtant bien rembourré émet un bruit mat, dans le silence de la nuit il paraît aussi puissant qu'un coup de trompette de la garde républicaine. Soulevant ma bicyclette trop rapidement afin de prendre la fuite, la roue avant se fiche dans le rail pour s'y coincer comme il faut. Le bonhomme alerté par le bruit de la ferraille pointe le bout du nez. Pour une fois, l'express régional en est un et la vitesse à laquelle il arrive n'augure rien de bon. Ayant abandonné lâchement mon compagnon d'infortune à son triste sort, je repasse par-dessus la barrière dans le sens inverse. Mes pieds n'ont pas plus appris de leur ratage précédent et je me retrouve à quatre pattes sur le bitume encore tout chaud. Rarement on a l'occasion de faire cette expérience de proximité avec le goudron quand il a emmagasiné la chaleur d'une journée d'été. J'aurai bien poussé un peu plus loin l'examen de la chose bitumineuse, mais l'écrabouillement imminent de mon cycle Peugeot presque neuf prend le dessus dans l'intérêt de la science métallurgique. Mais la chose n'a pas lieu grâce à l'intervention du fonctionnaire hardi et mon vélo est sauvé de l'infamie. Le petit regret passé, de n'avoir pas eu la chance d'assister à l'explosion aérienne de mon biclou qui n'attendait que ça et la honte au front, je m'approche du sauveur pour une fois ailleurs que sur sa croix. Je bafouille une justification alambiquée qui se résume à expliquer que mon vélo s'était malencontreusement fiché dans l'interstice au moment où je traversais la voie. Je précise, la main sur le cœur « Bien avant la fermeture de la barrière, ça va de soi. » Je le remercie avec force pour le sauvetage de mon cycle à deux roues, m'apprêtant même à lui baiser les pieds. Mais me ravissant à la dernière minute en repensant que nous ne sommes plus au temps des Romains. Et surtout la présence du machiniste de la loco les bras au ciel demandant avec force gesticulation s'il peut tenter de respecter l'horaire qui fait qu'on appelle son train express régional et non tortillard du canton de Vaulx.

Je m'en vais donc prendre la plume pour écrire un courrier de remerciement adressé au Chef de Gare afin qu'il la remette en main propre au garde-barrière, lettre que j'aurai apportée en mains propres au même garde-barrière afin qu'il la destine au Chef de Gare. Il est des fonctionnements administratifs qui forcent l'admiration et le respect et la voie hiérarchique.

Il en est ainsi de ces chefaillons que l'importance du règlement rend fiers, leur octroyant ce pouvoir qu'ont leur fait subir toute leur vie. Je lui en ai voulu et cela a failli causer la perte de mon ustensile à pignons. Mais je l'aime ce dictateur d'opérette, car il a ce quelque chose d'humain qui me rassure. Mais ne vous est-il pas arrivé, tout comme à moi récemment, de croiser de ces administratifs, que le pouvoir a rendu opérationnels ? Une rigidité froide, calculée et sans appel, avec une façon assumée de tuer ce qu'il y a de créatif en l'homme. Ils ne sont pas du même acabit

que mon garde-barrière adoré. Ce n'est pas l'humiliation d'avoir été soumis à la loi que les mène, mais la volonté d'asservir la pensée à la nécessité du fonctionnement. Cette machine qui machine pour le plaisir de machiner. Au temps des colonies, ils auraient été de très bons administrateurs... de coups de fouet !

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr